

pain. Je me fis une joie de partager le mien avec eux. Aussi bien, pour n'être point distrait dans l'accomplissement de mon devoir filial, j'eus le courage de rompre un projet d'union que j'avais moi-même formé avec bonheur. J'en souffris d'abord, mais je m'en consolai bientôt en voyant combien mon père et ma mère étaient heureux du dévouement que je leur montrais. Dix années s'écoulèrent ainsi, et lorsqu'ils rendirent leur âme à Dieu, ce fut entre mes bras, en me remerciant et en me bénissant. C'est là un souvenir qui, si lointain qu'il soit, a encore la puissance de m'attendrir et de me rendre meilleur. Ah ! l'homme n'a jamais mal vécu qui a su vénérer et secourir dans l'infortune ceux qui lui ont donné le jour !

Cette noble pensée parut émuvoir Bénédicte. M. Mathieu poursuivit :

— J'avais trente ans sonnés quand je me vis seul, sans famille, n'ayant plus d'autre affection ici-bas que celle de mes élèves, auxquels je m'étais attaché, et qui m'aimaient sincèrement. Cet intérêt, calme et doux, suffit quelque temps à remplir mon existence. Je m'occupais d'ailleurs de mon état avec zèle, avec passion ; et, non content d'enseigner le peu que je savais, j'étudiais moi-même chaque jour ardemment. Aux heures de loisir, matin et soir, je cherchais à m'assimiler les éléments de plusieurs sciences, fort étrangères souvent aux nécessités intellectuelles d'un simple instituteur. De la sorte le temps se passait pour moi avec rapidité. J'étais satisfait, et je ne pensais guère à modifier ma vie, à me créer d'autres distractions, lorsque deux incidents, que je puis appeler romanesques, me déterminèrent à me marier. Un dimanche, je me promenais en herborisant dans les Prés-Saint-Gervais, près Paris. Comme j'arrivais au détour d'un buisson, tout en lisant quelques pages du système de Linné, le grand naturaliste, je me baissai distraitemment pour cueillir une verveine à petites fleurs pourpres. Aussitôt je sentis une main soyeuse toucher la mienne, et j'entendis une voix veloutée qui me disait : « Trop tard, monsieur. Cette fleur est à moi. » Je vis alors une jeune fille qui me souriait avec des lèvres de capucine et des yeux de pervenche. Elle cueillit la verveine et s'éloigna. Je continuai ma promenade tout songeur, ne lisant guère et n'herborisant plus. Le soir, une éclipse de lune devait avoir lieu. Je voulus l'observer. J'avais un peu étudié l'astronomie dans Képler et dans Newton, et je commençais à m'y intéresser. J'établis mon télescope, le même que je possède ici, dans la cour destinée aux récréations de mes élèves. Je le braquai sur un point du ciel où la lune allait entrer en *conjonction*. Soudain un cri m'échappa. Au-dessous de la ligne oblique formée par le rayon prolongé de mon télescope, je venais d'apercevoir à la fenêtre ouverte d'une maison voisine la jeune fille des Prés-Saint-Gervais. Elle travaillait sous la clarté d'une lampe dans un encadrement de cobécas et de liserons. Mon cri attira son attention. Elle parut me reconnaître et me salua en inclinant la tête. Ce fut tout. Moi, j'oubliai l'éclipse de lune, je m'assis sur un banc et je demeurai immobile, le regard dirigé vers le nimbe lumineux où se dessinait la tête angélique de l'inconnue. Le lendemain, je m'informai d'elle. J'appris qu'elle était orpheline, qu'elle habitait le quartier depuis la mort de ses parents, qu'elle était fleuriste habile, laborieuse et sage. Mon parti fut pris sur-le-champ ; je me présentai chez elle, et je lui fis résolument l'offre de mon cœur et de ma main. Elle m'accueillit avec bonté, mais elle ajourna sa réponse. Un mois après, nous étions unis. Cette union, pour ainsi dire improvisée, me rendit le plus heureux des hommes. Peut-être fus-je trop heureux, car il est, ce me semble, une limite de bonheur que le destin jaloux ne permet pas de franchir. Toujours est-il que plusieurs années s'écoulèrent pour nous au milieu des joies intimes et profondes d'un amour également partagé. Nos cœurs, cependant, avaient conçu une espérance qui tardait à se réaliser. C'était le seul nuage flottant sur la limpidité de notre ciel. Ce nuage se dissipa enfin : celle que j'ai jamais devint mère, et je sentis à la fois tressaillir au fond de mon âme

toutes les tendresses du père et toutes les adorations de l'époux. Hélas ! cela dépassait sans doute la mesure rigoureuse des félicités de ce monde. Un orage éclata tout à coup sur notre destinée ; la mort frappa... et je restai comme anéanti entre une tombe et un berceau. L'enfant vivait, mais la mère n'était plus.

Ce souvenir arracha une larme au vieillard. Sa voix s'était altérée, il dut attendre, pour mieux continuer son récit, qu'elle eût repris un peu de fermeté.

— Il est des chagrins qu'on ne raconte pas, reprit-il ; la parole humaine y serait impuissante. Comment dire les déchirements d'un cœur qui a perdu pour jamais sa joie suprême et sa suprême consolation ? A deux, tout souriait, même l'infortune. Seul, tout semble morne, même la prospérité. L'âme est partie, il ne reste qu'un corps inerte. Or, si l'on se meurt, du moins on ne vit plus. Cette léthargie morale se fût sans doute prolongée en moi, si la vue de mon enfant ne m'eût bientôt rappelé que j'avais en ce monde un devoir à remplir, une existence à protéger. La réaction fut soudaine, je ressuscitai en quelque sorte, et je sentis une flamme nouvelle me réchauffer le cœur. La chère petite créature qui me ranimait ainsi m'avait d'abord fait éprouver une sensation répulsive. Je lui en avais voulu de la mort causée par sa naissance, et je l'avais éloignée en la confiant à une étrangère qui, heureusement, lui prodigua les soins les plus maternels. Quand ma fille me fut rendue, elle était si rose, si mignonne, si jolie, que je tombai en extase devant elle. Je me mis à l'aimer avec une explosion de sollicitude et d'enthousiasme. Dès lors le doux fantôme qui habitait en moi ceda la première place dans mon cœur à cette suave réalité, et se retira dans l'obscur démi-teinte des souvenirs : O l'admirable amour qu'inspire l'enfant ! Quelle intensité d'existence cela donne, et quelle puissance de sentiment ! C'est le divin mystère d'ici-bas ! C'est la plus touchante invention de Dieu ! car c'est la passion la plus pure et la plus inébranlable vertu de l'humanité !

« Ma fille se nommait Lucienne, elle était vraiment la bien nommée, tant avaient d'éclat ses grands yeux à reflets chatoyants. Elle ressemblait à sa mère, du moins elle me la rappelait par quelques-uns des traits de son visage, et surtout par la grâce expressive de sa physionomie. Bientôt même il fut évident pour moi que l'âme charmante de la morte palpitait sous l'exquise délicatesse des formes de l'enfant. A quinze ans, c'était déjà une jeune fille accomplie en tous points, merveilleusement belle et bonne, instruite et modeste, réunissant les mérites les plus rares et les plus admirés. Malheureusement il y avait parmi tous ces dons précieux un défaut essentiel, quoi qu'il ne fut que l'exagération d'une qualité : c'était une faiblesse de caractère qui la mettait à la merci des esprits résolus et obstinés. Je l'avais souvent vue céder aux obsessions persistantes des enfants de son âge, mais je l'avoue, loin de m'inquiéter de cette tendance, et de la prémunir contre l'excès de sa bonté, je l'y aurais encouragée moi-même, ne remarquant, là qu'un vif désir de conciliation sans conséquence et sans danger. Combien je me trompais, hélas ! Ah ! qu'il y prenne garde, celui qui contracte l'habitude d'abdiquer sa volonté ! Tôt ou tard les tempéraments énergiques lui imposeront leurs opinions et leurs sentiments, et le précipiteront malgré lui sur quelque pente funeste. Si l'opiniâtreté a parfois ses périls, l'abnégation de soi-même, sans limite et sans raison, expose souvent à de plus tristes calamités.

« A mesure que Lucienne avait grandi et que je m'étais plu à contempler son épanouissement, une inquiète préoccupation m'avait rempli le cœur. Orgueilleux de ma fille, je m'étais dit souvent que cette fleur, parée de toutes les grâces, embaumée de toutes les vertus, méritait de briller au soleil de la fortune. Je redoutais pour elle la froide brume de l'indigence, et je souffrais en songeant que je ne lui léguerais que ma pauvreté. En effet, mon état me permettait de vivre en une modeste aisance, mais c'était presque tout. A peine, avec des efforts d'économie, avais-je pu amasser quelques mille livres en l'espace de vingt ans. Cette somme devait constituer la dot de mon